

Le yahwisme ancien

André Lemaire

Directeur d'études émérite à l'École pratique des Hautes Études, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, spécialiste du monde biblique et sémitique et de l'histoire du monothéisme

À l'origine de la tradition judéo-chrétienne se prolongeant dans l'islam, la religion de l'ancien Israël est souvent présentée comme l'exemple type d'une religion monothéiste. Une analyse attentive des textes de la Bible et des données de l'archéologie révèle une histoire religieuse plus complexe mais non moins captivante. Afin de mieux appréhender le yahwisme ancien et en évoquer les principales étapes, nous nous sommes adressés à André Lemaire, spécialiste de philologie et d'épigraphie hébraïques et araméennes.

Rappelons que, en histoire des religions, le monothéisme, croyance en un seul dieu, s'oppose au polythéisme, croyance en plusieurs dieux. Ces deux antonymes comportent une sorte de moyen terme, l'« hénouthéisme », croyance en un dieu pour un groupe particulier, sans nier pour autant l'existence des autres dieux. D'autres termes décrivent la pratique culturelle : la monolâtrie, culte d'une seule divinité, s'oppose à l'idolâtrie, adoration des « idoles », c'est-à-dire des images ou statues représentant des divinités. On peut aussi décrire la religion en fonction du nom de la divinité adorée : c'est ainsi que, pour Israël, on parlera très souvent de yahwisme.

Les origines du nom divin

Les plus anciennes attestations épigraphiques du tétragramme, des quatre consonnes notant le nom propre du dieu d'Israël, YHWH, se trouvent sur la stèle de Mésha, roi de Moab (IXe siècle av. J.-C.), qui évoque l'affrontement entre Moab et Israël, entre Kamosh et YHWH (ligne 18). Selon Exode 3, 15, le nom propre du dieu d'Israël a été révélé à Moïse : « YHWH... m'a envoyé vers vous. C'est là mon nom à jamais ». La prononciation primitive du tétragramme est difficile à préciser car, dès le IVe siècle av. J.-C., on évite de le prononcer en le remplaçant par un titre : *Adonai*, « mon maître/seigneur », traduit *Kyrios* dans le grec de la Septante.

Comment prononçait-on le tétragramme avant le IVe siècle av. J.-C. ? De plus, à l'époque ancienne, on n'écrivait que les consonnes. On hésite généralement aujourd'hui entre deux vocalisations : *Yahwoh* et *Yahwéh*. Avec la plupart des traductions, nous adopterons ici la vocalisation conventionnelle *Yahwéh*.

Pouvons-nous préciser les origines de ce nom divin ? Le théonyme *Yahwéh* n'est pas attesté dans l'onomastique cananéenne des lettres d'El-Amarna (XIVe siècle av. J.-C.) et semble arriver en Cisjordanie en même temps que les Israélites. En fait, une origine méridionale est évoquée dans plusieurs poèmes bibliques anciens :

« *Yahwéh* est venu du Sinaï,
Pour eux, il s'est mis à briller de Séir ;

il est apparu (venant) du mont Parân » (Deutéronome 33, 2).

« Yahwéh, quand tu sortis de Séir,
quand tu marchas hors de la steppe d'Édom...
les montagnes ruisselèrent devant Yahwéh, celui du Sinaï » (Juges 5, 4-5).

« Dieu vient de Témân,
le Saint du mont Parân » (Habaquq 3, 3).

Ces toponymes permettent de situer approximativement l'origine de Yahwéh dans les montagnes du Négev central ou du Sinaï oriental.

Selon Exode 3, 1, Yahwéh s'y révéla à Moïse alors que ce dernier « faisait paître le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiân ». Nous ne savons presque rien sur Madiân, confédération nord-arabe du XIII^e au début du Xe siècle av. J.-C. ; cependant cette tradition ancienne paraît crédible car les Madianites sont devenus ensuite les ennemis des Israélites avant de disparaître au début du Xe siècle.

Bien plus, cette tradition biblique ancienne peut être rapprochée de la mention de Shosous (Bédouins) de YHW', dans une liste d'Aménophis III à Soleb, liste recopiée à Amara-Ouest et à Aksha à l'époque de Ramsès II. Ce rapprochement est d'autant plus intrigant que l'expression Shosous de YHW' évoque les « Shosous de Séir » et de la « montagne de Séir », attestés dans des inscriptions de Ramsès II (vers 1279-1212).

Ainsi, les traditions bibliques les plus anciennes et quelques indices provenant de textes égyptiens concordent-ils sur l'origine méridionale du yahwisme introduit en Canaan avec le groupe de Moïse, auquel le théonyme particulier « Yahwéh » a été révélé alors qu'il était gendre de Jéthro, prêtre madianite.

Quelles sont les caractéristiques du yahwisme ancien ?

Plusieurs poèmes antiques présentent Yahwéh, le dieu d'Israël, comme faisant partie d'une assemblée de dieux, d'un « panthéon », impliquant un certain polythéisme (cf. Psaumes 82,1 ; 89,6-8...). D'autres affirment que Yahwéh est le dieu d'Israël, mais reconnaissent tout aussi clairement que les autres nations ont d'autres dieux :

« Tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu ;
mais nous, nous marchons au nom de Yahwéh notre Dieu,
pour toujours et à jamais » (Michée 4,5 ; cf. Deutéronome 32,8).

Selon le yahwisme ancien, chaque peuple a sa propre divinité nationale : c'est ainsi que Yahwéh est le « dieu d'Israël » tandis qu'Israël est le « peuple de Yahwéh ». Ce lien particulier est magnifiquement exprimé par les images du mariage et de l'« alliance » entre Yahwéh et Israël. Il se retrouve dans le qualificatif « jaloux » appliqué à Yahwéh, et ce lien exclusif est souligné par les nombreuses interdictions faites à Israël de « servir » des divinités étrangères.

Monothéiste ou polythéiste ? La religion primitive de l'ancien Israël ne se laisse pas enfermer dans cette alternative. Comme elle n'est pas le fruit d'une réflexion philosophique ou théologique, le mot « hénothéiste » n'en traduirait qu'un aspect limité ; il est plus clair de la reconnaître comme une monolâtrie : Israël ne doit rendre un culte qu'à un seul dieu, Yahwéh, tout en admettant que les autres peuples aient d'autres dieux.

Précisons quelques aspects de ce yahwisme monolâtrique. Dès les origines mosaïques, il était « aniconique », rejetant les représentations figurées de la divinité. Cependant, cet aniconisme admettait l'évocation de la divinité par une pierre dressée, une stèle non taillée, car les traditions

bibliques anciennes décrivent les sanctuaires israélites comme constitués d'un « autel », d'une « stèle » et d'un « arbre sacré ». Les légendes patriarcales mettent en évidence ces trois aspects : Jacob dresse une pierre comme stèle à Béthel (Genèse 28, 19.22) ; Abraham « plante un tamaris à Béérshéba » (Genèse 21, 33) où Isaac bâtit ensuite un autel (Genèse 26, 25) ; « Josué prend une grande pierre qu'il fait dresser là sous le chêne, dans le sanctuaire de Yahwéh » (Josué 24, 26). L'archéologie confirme ce culte des stèles, non seulement à l'époque du bronze moyen (Gézer, Sichem) ou récent (Hazor), mais encore à l'époque royale israélite. On a ainsi retrouvé deux pierres dressées dans la *cella* du temple yahwiste d'Arad (Négev), tandis que les restes d'un grand autel à cornes, en pierre taillée, ont été mis au jour à Béérshéba.

Le culte israélite ancien s'exprimait surtout à l'occasion de deux grandes fêtes de la pleine lune : celle du printemps (la Pâque, liée à l'Exode) et celle de l'automne (fête de la récolte). Elles étaient l'occasion d'un repas festif avec sacrifice d'un animal. Après l'installation en Canaan, elles furent célébrées dans divers sanctuaires locaux, en particulier à Silo, dont le sacerdoce élide se rattachait à la descendance d'Aaron.

Le yahwisme, dont le groupe mosaïque était porteur, s'est peu à peu étendu à d'autres groupes semblables. C'est le sens de l'alliance de Sichem où Josué demande à d'autres immigrants de rejeter leurs dieux d'au-delà du fleuve et de ne reconnaître que Yahwéh (Josué, 24), avec un minimum de règles cultuelles et sociales, probablement une forme primitive du Décalogue.

L'évolution de la religion yahwiste durant l'époque royale (XIe-VIe siècles)

La construction du temple de Salomon à Jérusalem va d'abord officialiser le culte de Yahwéh comme dieu national rassemblant Israël et Juda. Un moment concurrencé par le sanctuaire de Béthel et celui de Dan, dont on peut voir encore aujourd'hui quelques restes, ce temple célèbre, duquel nous a peut-être été conservée une partie du mur de soutènement oriental, rassemblera à nouveau Israélites et Judéens pour les « fêtes de pèlerinage », après la chute de Samarie en 722.

Durant cette période, la personnalité du dieu d'Israël s'enrichit en assimilant des fonctions caractéristiques d'autres divinités. À l'origine, Yahwéh/Yahwoh était un dieu guerrier : Yahwéh Sabaot, « Yahwéh des armées », celui qui libère son peuple d'Égypte ; c'était aussi un dieu de montagne et orage. En s'installant en Cisjordanie, il va absorber les divinités ancestrales de la région – dans la Bible, on dit que le dieu des ancêtres a révélé maintenant son nom : Yahwéh. C'est en particulier le cas pour les théonymes patriarcaux composés de El. Par là même, Yahwéh assume les fonctions que la population locale attribuait à El, plus particulièrement El Elyôn « Dieu Très-Haut », créateur du ciel et de la terre, comme le montre la comparaison de Genèse 14, 19 et 22.

Cette absorption des fonctions des autres grands dieux témoigne non seulement de la supériorité de Yahwéh sur eux, mais aussi du fait qu'ils deviennent inutiles !

Par ailleurs, le yahwisme monothéiste de l'époque monarchique s'est heurté au culte de plusieurs dieux étrangers. Ainsi, sous le règne d'Achab, le culte exclusif de Yahwéh en Israël est-il menacé par la diffusion de celui du Baal de Tyr. La réaction du prophète Élie se manifeste lors de la joute du mont Carmel, à la frontière entre Israël et le royaume phénicien de Tyr ; le peuple doit choisir son dieu : Yahwéh ou Baal (1 Rois 18, 21). L'exclusivisme officiel du culte de Yahwéh sera rétabli lors du coup d'État de Jéhu en 841 (2 Rois 10, 27), illustré aujourd'hui par la stèle araméenne de Tel Dan, suivi, en 835, de celui du prêtre Yehoyada contre Athalie, à Jérusalem.

Au VIIe siècle, la domination assyro-araméenne entraîne la diffusion du culte des astres, attesté dans la sigillographie et dans la Bible. Le roi Manassé lui-même « se prosterna devant toute l'armée des cieux qu'il servit... et bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis du temple de Yahwéh » (2 Rois 21, 3-5). Cependant, avec la disparition de la domination assyrienne, la réforme de Josias réagit et « supprima ceux qui brûlaient de l'encens en l'honneur du soleil, de la lune, des constellations et de toute l'armée des cieux » (2 Rois 23, 5).

Le péril pouvait aussi venir d'Israël lui-même avec deux tendances : la sacralisation exagérée de certains objets culturels et la diversité des sanctuaires traditionnels.

Assez naturellement, la stèle et l'arbre sacré des sanctuaires traditionnels en sont venus à être si sacralisés qu'ils devinrent presque des hypostases divines : dans les inscriptions paléo-hébraïques de la première moitié du VIII^e siècle, l'*ashérah*, c'est-à-dire l'arbre sacré du sanctuaire, est mentionné à côté de Yahwéh dans les formules de bénédiction : « Je vous bénis par Yahwéh de Samarie et par son *ashérah* » (inscriptions sur le site de Kuntillet 'Ajrud, pithos 1 ; cf. pithos 2 et Khirbet el Qôm 3).

Émergence d'un aniconisme strict

Cette évolution provoqua une vive réaction des prophètes qui aboutit aux réformes religieuses d'Ezéchias (2 Rois 18, 4) et de Josias (2 Rois 23, 6), codifiées dans Deutéronome 16, 21 :

« Tu ne te planteras pas d'*ashérah*, d'un arbre quelconque, auprès de l'autel de Yahwéh ton Dieu que tu te feras ;
Tu ne t'érigeras aucune stèle (*massébah*) que hait Yahwéh ton Dieu ».

On aboutit ainsi à un aniconisme strict où même la stèle et l'arbre sacré sont interdits. La bénédiction sacerdotale de Nombres 6, incisée sur deux amulettes en argent de Ketef Hinnom vers 600 av. J.-C., n'invoquera plus que Yahwéh seul.

Les formules de bénédiction de Kuntillet 'Ajrud mentionnant « Yahwéh de Samarie » et « Yahwéh de Téman » révèlent aussi que la liaison de Yahwéh avec ses divers sanctuaires risquait d'oblitérer le fait qu'il s'agissait de la même divinité. Cette évolution de la religion populaire entraîna la critique prophétique des sanctuaires locaux et aboutit à leur suppression officielle lors des réformes d'Ezéchias et de Josias (cf. aussi Deutéronome 12, 2-5), comme semblent l'attester les fouilles de Béérshéba et d'Arad. Cette opposition au culte yahviste des divers sanctuaires locaux explique l'insistance du Deutéronome sur l'unicité de la divinité nationale : « Yahwéh est un/unique » (6, 4). La centralisation du culte au temple de Salomon à Jérusalem met en valeur cette unité.

En supprimant même ce dernier point d'ancrage du yahwisme ancien, la destruction du Temple en 587 conduira bientôt les Exilés à franchir une nouvelle étape aboutissant à un monothéisme universel, clairement affirmé par le Deutéro-Isaïe, vers 550-539 (Isaïe 43, 10-11 ; 44, 6-8).

Ainsi, la réflexion sur le caractère unique de Yahwéh a-t-elle mûri pendant plusieurs siècles. Même si on en décèle quelques amorces auparavant, c'est surtout l'approfondissement de l'aniconisme dans le contexte de l'Exil babylonien qui semble avoir permis le passage du monolâtrisme des origines mosaïques au monothéisme suivant lequel Yahwéh est seul vrai Dieu, dominant l'univers.

André Lemaire

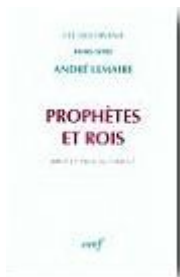
Janvier 2001

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le Proche-Orient asiatique. Tome 2 : les empires mésopotamiens, Israël.
Sous la direction de Paul Garelli et André Lemaire
Nouvelle Cléo
PUF, Paris, 5e édition 2002



Prophètes et Rois, Bible et Proche-Orient
Sous la direction d'André Lemaire
Le Cerf (Lectio Divina), Paris, 2001



La Naissance de Dieu
In Le Monde de la Bible n°110, spécial histoire des religions, avril 1998



Aux origines du Dieu unique. L'Invention du monothéisme
Jean Soler
Editions de Fallois, Paris, 2002



No Graven image ?
T. N. D. Mettinger
Stockholm, 1995



Ein Gott allein ?
W. Dietrich
M.A. Klopfenstein éditeur, Fribourg, 1994